336. Londres, Dimanche 5 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

9 Fichier(s)

Les mots clés

Ambassade à Londres, Autoportrait, Diplomatie, Famille Guizot, Jardin des plantes, Portrait, Protestantisme, Relation François-Dorothée (Dispute), Réseau social et politique, Sciences

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document *est une réponse à :*

 336. Paris, Vendredi 3 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres



339. Paris, Mardi 7 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

est une réponse à ce document

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1840-04-05
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN

(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitM. O'Connell est parfaitement ce que j'attendais
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 372/64-66

Information générales

Langue

- Anglais
- Français

Cote891-892-893, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription336. Londres, Dimanche 5 avril 1840
10 heures

M. O'Connell est parfaitement ce que j'attendais. Peut-être l'ai-je vu comme je l'attendais. C'est toujours beaucoup de répondre à l'attente. Grand, gros robuste animé, l'air de la force et de la finesse; la force partout, la finesse dans le regard prompt et un peu détourné, mais sans fausseté ; point d'élégance, et pourtant pas vulgaire, des manières un peu subalternes et en même temps assez confiantes quelque arrogance même, quoique cachée. Il est avec les Anglais, Lord Normanby, Lord Palmerston, Lord John Russell, Lord Duncanmon, qui étaient là, d'une politesse à la fois humble et impérieuse ; on sent qu'ils ont été ses maîtres et qu'il est puissant sur eux, qu'il leur a fait et qu'ils lui font la Cour. Soyez sûre que je n'invente pas cela parce que cela doit être. Cela est. L'homme, son attitude, son langage, ses relations avec ceux qui l'entourent tout cela est plein de vérité, d'une vérité complète et frappante. Il était très flatté d'être invite à dîner avec moi.
Je lui ai dit quand on me l'a présenté : "Il y a ici, Monsieur deux choses presque également singulières, un Ambassadeur de France Protestant, un membre catholique de la Chambre des communes d'Angleterre. Nous sommes vous et moi deux grandes preuves du progrès de la justice et du bon sens." Ceci m'a gagné son cœur. Il n'y avait à dîner que Lord J. Russell, Lord Duncanmon, Edward Ellice et sa femme, M. Charles Buller et M. Austin. Mistress Stanley hésitait à inviter quelques personnes pour le soir. Elle s'est décidée et a envoyé ses petites circulaires. Sont arrivés avec empressement Lord et Lady Palmerston, Lord Normanby, Lord Clarendon, l'évêque de Norwich, Lady William Russel, etc, etc.
En sortant de table, un accès de modestie a pris à M. O'Connell ; il a voulu s'en aller.
"Vous avez du monde » il a dit à M Stanley.
-Oui, mais restez, restez. Nous y comptons."
-Non, je sais bien.
-Restez, je vous prie." Et il est resté avec une satisfaction visible mais sans bassesse. Lady William Russell qui ne l'avait jamais vu, m'a demandé en me le montrant. - C'est donc là M. O'Connell, et je lui ai dit "Oui"en souriant d'être venu de Paris pour le lui apprendre.
-Vous croyez peut

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/216

être, m'a-t-elle dit, que nous passions notre vie avec lui.
- Je vois bien que non."
Ils étaient tous évidemment bien aises d'avoir cette occasion de lui être agréables ; lui bien aise den profiter. Il a beaucoup causé. Il a raconte les progrès de la tempérance en Irlande, les ivrognes disparaissant par milliers, le goût des habits un peu propres et des manières moins grossieres venant à mesure que l'ivrognerie s'en va.
Personne n'osait ou ne voulait élever de doute. Je lui ai demandé si c'était là une bouffée de mode populaire ou une reforme durable. Il m'a répondu avec gravité : " Cela durera ; nous sommes une race persévérante, comme on l'est quand on a beaucoup souffert. "
Il prenait plaisir à s'adresser à moi, à m'avoir pour témoin du meilleur sort de sa patrie et de son propre triomphe. Je suis sorti à onze heures et demie et sorti le premier, laissant M. O'Connell au milieu de quatre ministres Anglais et de cinq ou six grandes Dames qui l'écoutaient ou le regardaient avec un mélange comique de curiosité et de hauteur, de déférence et de dedain. Ceci ne tirera point à conséquence ; O'Connell n'entrera point dans la societé anglaise. C'est un spectacle curieux qu'on a voulu me donner. On y a parfaitement réussi ; d'autant mieux qu'à part moi, tous étaient acteurs.

4 heures et demie
Je reviens du Zoological garden. Il fait un temps admirable. Le printemps commence. Il y a bientôt trois ans, par un bien beau temps aussi, nous étions ensemble au Jardin du Roi. Ce souvenir m'a frappé en me promenant dans le Zoological garden, et ne m'a pas quitté depuis.
Vous avez raison pour les dîners. Le 1er Mai ne compte pas, et le dîner Tory ne peut venir qu'après un pur dîner whig. Je rétablirai cet ordre. Mais il n'y a pas moyen de donner aucun dîner un peu nombreux avant le 1er mai. On entre dans la quinzaine de Pâques. Beaucoup de gens s'en vont. Je n'aurais pas qui je voudrais même dans le corps diplomatique. D'ailleurs, pour le 1er Mai le corps diplomatique me convient, huit ministres, et trois ou quatre grands seigneurs. J'espère que le service ira assez bien. Mon maître d'hôtel est excellent.
J'ai écrit en effet à Mad. de Meulan que je ne pouvais la faire venir en Angleterre avec ma mère et mes enfants. Son chagrin, est grand et je m'en afflige, car j'ai pour elle de l'amitié et je suis toujours très touché de l'affection. Mais je n'hésite pas le moins du monde, et la chose est entièrement convenue. Je l'ai engagé à passer une partie de l'été au Val-Richer, à y faire venir son frère et sa belle-sœur. Je crois qu'elle le fera. Personne n'est plus convaincu que moi qu'elle ne pourrait accompagner ici ma famille, sans de grands ennuis au dedans, et de graves inconvénients au dehors. Je ne veux ni condanmer ma mère aux ennuis, ni encourir moi-même les inconvénients.
Je l'ai dit très franchement à Mad. de Meulan, très amicalement mais très franchement. Je suis de plus en plus du parti de la vérité.

Lundi 9 heures
J'ai dîné hier chez lord Landsdowne, un dîner un peu litteraire, Lord Seffery, Lord Montragle Lord et Lady Lovelace, Mistress Austin, etc. De là, chez Lady Palmerston qui avait fort peu de monde. Nous avons causé assez agréablement. Lady William Russell gagne. Elle est vraiment très simple dans son savoir. Et avant-hier en entrant chez Mistress Stanley, elle est allée embrasser son beau-frère, Lord John, embrasser sur les deux joues, avec une cordialité fraternelle touchante. Lady

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/216

Palmerston restera, désermais chez elle tous les Dimanche. Je vous répète qu'elle est très occupée de son mari. Ils étaient allés hier se promener tête à tête et elle se plaint sans cesse des
Affaires et des Chambres qui prennent à Lord Palmerston tout son temps. Est-il vrai que la petite Princesse est infiniment mieux et va retourner à Vienne ?

3 heures 1/2
D'abord, comme d'ordinaire comme toujours, je vous remercie et je vous remercie tendrement de la vérité et de votre côlère, et de votre chagrin si tendre. Puis-je vous demander la permission de repousser non pas votre principe qui est excellent, mais vos conséquences qui sont extrêmes et fausses. Grondez-moi, comme on gronde un innocent ; j'ai commis par pure ignorance a blunder mais le blunder n'ira pas plus loin. Je suis ce que j'étais ; je resterai ce que je suis.
J'avais vu souvent le colonel Maberly en France chez Mad. de Broglie. Il me connait ; il m'invite à dîner, je venais d'avoir quelque affaire avec lui pour les Postes des deux pays. Personne ne m'avait jamais parlé de Mad. Maberly. Vous ne m'aviez point dit la prophètie de M. Pahlen. J'ai dîné chez un anglais de ma connaissance, chez un membre du Parlement, chez le Secrétaire des postes anglaises sans me douter de l'inconvenance. Une fois là, le ton de la maîtresse de la maison ne m'a pas plu. Mais cela m'arrive quelquefois, même en très bonne compagnie. J'ai du regret de ma bèvue, mais point de remords. Je regarderai de plus près à mes acceptations ; mais je n'ose pas répondre de ma parfaite science. Venez. J'ajoute que si je ne me trompe cela a été à peine su, point ou fort peu remarqué. Rien ne m'est revenu. Soyez donc, je vous prie, moins troublée du passé. Et bien tranquille, sur l'avenir du moins quant à moi-même. Je reprends ma phrase. Je suis ce que j'étais et je resterai ce que je suis. Et je suis charmé que cela vous plaise. C'est une immense raison pour que j'y tienne. Mais en honneur comment voulez-vous que ces blunders-là ne m'arrivent jamais ?
J'ai bien envie de me plaindre à Lady Palmerston de ce qu'elle ne m'a pas empêché de dîner chez Mad. Maberly. Elle me répondra que je ne lui avais pas dit que Mad. Maberly m'avait invité. Croyez-moi, j'ai quelque fois un peu de laisser-aller ; mais il n'est pas aisé de me plaire, ni de m'attirer deux fois de suite chez soi. Et je suis plus difficile en femmes qu'en hommes. Et toutes les prophéties, que vous auriez mieux fait de me dire seront des prophètes d'Almanach. I will not be caught. Mais regardez-y toujours bien je vous prie, S'il m'arrive malheur, je m'en prends à vous. Et n'ayez jamais peur de me tout dire. Votre colère est vive, mais charmante. Je ne sais pourquoi je vous ai parlé de cela d'abord. C'est une nouvelle preuve de notre incurable égoïsme.
J'ai commencé par moi. J'aurais dû commencer par vous, par ce triste jour. Samedi en vous écrivant, je voulais vous en parler ; et le cœur m'a failli. De loin, avec vous sur ce sujet-là, celui-là seul, je crains mes paroles, je crains vos impressions. Je n'aurais confiance que si j'étais là, si je vous voyais, si je livrais ou retenais mon âme selon ce que j'apercevrais de la vôtre. Je me suis tu samedi, ne sachant pas, dans quelle disposition vous trouverait ce que j'aurais dit craignant le défaut d'accord entre vous et moi. Tout ce qui va de vous à moi m'importe, me préoccupe. Dearest, je vous ai vue bien triste près de moi. Ne le soyez pas, laissez la moi ; ne le soyez du moins que parce que je ne suis pas là. C'est là ce que je ne voudrais. Et cela ne se peut pas. Et dans ce moment, je ne vous dis pas la centième partie de ce que je voudrais dire.
Que le 1er juin se hâte. C'est charmant de penser que vous serez ici le 15.
Je reviens du lever. La Reine était pâle et fatiguée. Il n'y a point d'evening

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/216

party aujourd'hui. Il est convenu qu'elle ne dansera plus. Lord Melbourne observait avec une inquiétude paternelle, et visible la file des présentations, impatient d'en voir la fin. Le Drawing-room aura lieu Jeudi.
Savez-vous qu'on dit que Lady Palmerston est grosse?
Adieu, Adieu. Non vous ne m'avez pas trop dit, et s'il y a quelque chose que vous ne m'ayiez pas dit vous avez eu tors. Mais vous avez eu tort aussi de croire si facilement au mal ; je veux dire au mal possible. Vraiment tort. Je finis par cette vérité. Non ; je finis par Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 336. Londres, Dimanche 5 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-04-05.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 28/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/216

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur336
Date précise de la lettreDimanche 05 avril 1840
Heure10 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionLondres (Angleterre)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 17/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024